DANS LES FLAMMES

Il y a environ cent ans — longtemps avant que James Braidwood eût commencé à organiser les "Fire-brigades" de Londres et d'Édimbourg, donnant ainsi un exemple que toutes les villes d'Angleterre, grandes et petites, s'empressèrent de suivre — à la fin d'une journée sombre, un jeune palefrenier, nommé John Elliot, rentrait insouciantement chez lui par les rues de Piccadilly quand une grande lueur, le murmure confus que produit une foule et l'agitation des passants, lui apprirent qu'il y avait là un incendie.

Il suivit la même direction que les autres et se trouva bientôt dans une des petites rues qui partent de Piccadilly, au bout de laquelle une maison flambait. Il se fraya un chemin à travers les spectateurs, si nombreux qu'ils formaient dans l'étroite rue une barrière vivante, et put ainsi se rendre compte de la gravité de l'incendie.

C'en était fait de la maison ; on ne pouvait juger encore jusqu'à quel point les étages supérieurs étaient atteints, mais déjà les plafonds du premier et du second étage avaient cédé, le feu courait le long des poutres à l'étage au-dessus ; les flammes sortaient par une demi-douzaine de fenêtres. John Elliot se tourna vers un de ses voisins :

— La maison est perdue !

— Complètement ; le toit va s'effondrer, ce n'est plus qu'une question de minutes. Les pompiers n'osent plus rien tenter. C'est terrible !

— Comment ! Tenter quoi ?

— Vous ne savez donc pas ? ... C'est la maison de lady Dover, pauvre vieille. Et elle est là dans la chambre du haut. ... personne ne peut plus la sauver maintenant. ... C'est une affreuse mort.

Le palefrenier comprit alors la pâleur de tous ces visages levés avec terreur vers le sommet de l'édifice qui brûlait. Toute la rue était enveloppée d'une vapeur rouge, les jets d'eau que les pompiers continuaient à diriger sur le feu semblaient seulement l'attiser.

La foule était silencieuse, on aurait presque pu entendre battre le cœur des spectateurs, qui attendaient l'inévitable et horrible fin de cette tragédie ; mais un peu plus loin, là où l'on ignorait qu'il restait quelqu'un dans la maison, les jeunes filles riaient, les hommes se querellaient, sifflaient, juraient ou plaisantaient et dans cette partie de la rue il régnait une animation joyeuse.

— Voulez-vous dire, demanda Elliot au bout d'un moment, que personne ici ne se dévouera pour sauver cette pauvre vieille femme ?

— A quoi cela servirait-il ? répondit l'homme. Si vous pensez que ce soit possible, essayez vous-même.

Mais cette réponse ne fut pas entendue, car le jeune homme se dirigeait déjà vers le groupe des pompiers, qui regardaient avec désespoir les progrès du feu qu'ils ne pouvaient maîtriser. Elliot était d'une force peu commune : il fendit la foule, couloyant, poussant, bousculant, jusqu'à ce qu'il eût atteint les pompiers auxquels il répéta sa question ; il reçut la même réponse : "C'était impossible, on avait tenté tout ce qui pouvait être tenté ; il n'y avait plus autre chose à faire que d'attendre la fin."

— Mais il s'agit d'une vie humaine !

Pour toute réponse, ils lui indiquèrent les pointes des flammes qui dévoraient maintenant les dernières boiseries intactes de l'édifice.

Intrépidement il leur arracha une échelle, courut vers la maison, choisit avec soin son endroit, car presque toutes les fenêtres vomissaient des flammes, et planta fermement son échelle contre les murs lézardés par le feu.

— A quelle fenêtre l'a-t-on vue pour la dernière fois ?" cria-t-il.

Des pompiers indiquèrent une fenêtre. De la foule s'élevaient des cris, cris de sympathie et d'encouragement ; les gens se dressaient sur la pointe des pieds pour voir par-dessus les épaules des autres ce qui allait se passer, pour contempler ce brave homme qui risquait sa vie.

— Maintenant, cria-t-il, n'essayez pas d'abattre les flammes, c'est inutile ; mais arrosez constamment l'échelle."

Il ôta ses chaussures et s'élança, prompt comme la pensée, au milieu des acclamations de la foule.

Les flammes n'obstruaient point la fenêtre indiquée. Elliot enjamba l'appui et sauta dans la chambre. Elle était assez éclairée par les lueurs de la rue, et, à travers l'épaisse fumée qui commençait déjà à la remplir, il distingua deux formes.

Toutes deux étaient des femmes, mais elles étaient si immobiles que le courageux garçon eût craint un moment d'être arrivé trop tard et qu'elles ne fussent déjà asphyxiées.

L'une d'elles très vieille, était à genoux près du lit, la tête penchée en avant, les bras étendus sur la couverture. L'autre, une grande et lourde personne, se tenait droite, raidie par la frayeur, près de la fenêtre. Ni l'une ni l'autre ne parlait ni ne bougeait, et la femme agenouillée n'avait pas même levé la tête au bruit de son entrée ; la seconde se soutenait d'une main contre le mur et le regardait, sans une parole, de ses yeux fous, terrifiés.

— Laquelle de vous est lady Dover ?" cria le jeune homme.

La vieille dame leva la tête, le vit, et, avec une exclamation étouffée, se leva et courut vers lui : il la poussa vers la fenêtre ; elle obéit en silence ; la terreur lui était évidemment l'usage de la parole.

John enjamba de nouveau le rebord, se retourna sur l'échelon le plus élevé, et, passant son bras autour de la taille de lady Dover, il allait l'enlever quand l'autre femme s'avança et posa une main sur son épaule. Son visage était maintenant terrible à voir, ses traits étaient convulsés, de sa gorge sortaient des sons inarticulés.

Enfin, d'une voix rauque qui n'avait plus rien d'humain, elle parvint à murmurer ces deux mots :

— Moi aussi !

— Si je suis encore vivant, je reviendrai pour vous," cria Elliot. Mais le cœur lui manqua quand il vit la distance qu'il aurait à parcourir et le poids de cette dame. Les torrents d'eau dont les pompiers inondaient constamment l'échelle pour l'empêcher de brûler, la rendaient fort glissante ; les nuages de fumée qui remplissaient la chambre s'épaississaient de minute en minute ; le plancher brûlait les pieds ; quelques instants encore et il s'écroulerait et le toit allait s'effondrer !

Dans la rue la foule augmentait. Quand Elliot descendit l'échelle avec son fardeau, une tempête d'applaudissements, de cris d'enthousiasme éclata ; on se pressait au bas de l'échelle pour féliciter le courageux sauveur ; mais lui, indifférent aux cris et aux bravos, jeta lady Dover dans les bras de la personne la plus voisine et s'élança de nouveau vers la fenêtre : il tenait sa parole. Un silence de mort plana de nouveau sur la foule ; on ne comprenait rien à ce qui se passait. "Continuez d'arroser l'échelle !" cria John aux pompiers, qui s'étaient arrêtés. Il franchit comme la première fois l'appui de la fenêtre ; la dame était dans la même attitude, mais elle s'appuyait un peu plus contre le mur, presque étouffée par la fumée.

— Passez vos bras autour de mon cou et tenez-vous solidement !" Mais elle demeura inerte comme si elle n'eût pas entendu ses paroles. Alors il sauta résolument dans la chambre et l'enleva par la taille. Elle était beaucoup plus lourde encore qu'il n'aurait pu l'imaginer, et pendant un moment il demeura immobile au sommet de l'échelle, désespérant d'atteindre le sol autrement que par une chute mortelle. Enfin, par un effort surhumain, il réussit à tirer à lui son lourd fardeau et commença à descendre lentement, à bout de souffle.

Jusqu'à ce moment, tout le monde était resté silencieux ; mais, quand on vit le jeune homme redescendre, la foule poussa un soupir de soulagement, aussitôt suivi de nouveaux applaudissements. Quand enfin il atteignit le sol, l'enthousiasme dépassait toute limite : les gens se ruaient sur lui, remplissaient ses poches, ses mains, et, quand celles-ci furent pleines, sa bouche, de guinées.

Moins d'une minute après, et au milieu de ces démonstrations frénétiques, un horrible craquement fit lever toutes les têtes : c'était le toit qui s'écroulait.

Imité de l'anglais par
C. DIXON.

SORTIE DE CLASSE

Vous êtes-vous jamais arrêté devant la porte d'une école primaire à regarder la sortie de classe ? Quelle joyeuse bousculade ! Que de rires, que de cris, quelle gaieté de prisonniers délivrés, d'oiseaux envolés, de jeunes chevaux échappés !

Dans les beaux jours, on reste à jouer sur la place, on se sauve vers les faubourgs ou vers les champs. Le coup d'œil est plus pittoresque encore et plus instructif les jours de pluie.

On est parti le matin par un ciel radieux. Peu à peu le ciel s'est couvert. Il a fait sombre dans la classe, ordinairement si claire. Puis l'orage a crevé, la pluie a fouetté les vitres. Vous eussiez vu alors toutes les petites têtes se lever, toutes les attentions se distraire, tous les regards se tourner vers le spectacle du dehors. Les esprits ne sont plus à l'étude. Ils songent à la sortie de tout à l'heure qui sera si amusante, si pleine d'imprévu et de drôleries, sous la pluie battante, à travers les flaques d'eau, dans l'effarement et le sauve-qui-peut universel. Et pendant que les enfants se réjouissent, ne songent ni aux vêtements gâtés, ni aux rhumes, ni à la bronchite, les mères, admirables pour s'inquiéter et prévoir le mal, sont venues en toute hâte, chargées de châles, de fichus, de capuchons et de parapluies.

Le défilé commence. Pressés par leurs camarades impatientes, les premiers sont déjà sur la place. Marie, sage entre les sages, laborieuse et calme, tient au bras le panier où elle emporte chaque matin son déjeuner frugal. La grande sœur, venue au-devant d'elle, lui met un baiser au front. Pierre et Jacques serrés tous deux sous le fabri dérisoire d'un parapluie en lambeaux, où il y a plus de balais que d'étoiles, trouvent cela très drôle et gambadent en riant à gorge déployée. Petit Paul, les mains dans les poches de son pantalon, tient fermé sous son bras un énorme rillard. Ce meuble, s'il le déployait, s'ouvrirait large comme une tente. Mais petit Paul ne l'ouvrira pas. Il se souvient trop de ce que la bise a fait de ses doigts lorsque ceux-ci serrés en grappe autour du manche ne pouvaient plus s'en détacher.

A. L.

LA DEMANDE ET LA RÉPONSE

Un homme à l'esprit assez étroit fit un jour à une dame en société la question suivante : "Quelle différence y a-t-il entre une femme et une glace ?" La dame chercha quelque temps et finit par avouer qu'elle ne pouvait trouver la réponse. "C'est répond l'agresseur, qu'une femme parle sans réfléchir, et qu'une glace réfléchit sans parler. A mon tour, dit une autre mieux inspirée : pourriez-vous me dire, Monsieur, quelle différence il y a entre une glace et vous ? — Madame, je ne devine pas... — Eh bien ! c'est qu'une glace est polie, et que vous ne l'êtes pas."

LES DEUX NEZ

Un homme d'une taille beaucoup au-dessous de la médiocre jouissait d'un nez de grandeur prodigieuse : l'étoffe n'avait point été ménagée. Il regardait jouer au lansquenet, se baissait et avançait sa figure sur la table de jeu. Un camus lui cria : "Monsieur rangez votre nez, s'il vous plaît : il m'empêche de voir le jeu." Le nason lui répliqua à l'instant : "Croyez-vous donc que mon nez ait été fait au dépens du vôtre, pour m'en couvrir ainsi."